

## Au-delà de la catastrophe, l'urgence

*Lors des 43<sup>es</sup> Journées de l'ECF, une conversation, animée par Didier Cremniter, a réuni le D<sup>r</sup> Xavier Emmanuelli, médecin et ancien Secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé de l'Action humanitaire d'urgence et le D<sup>r</sup> Patrick Pelloux, médecin urgentiste, président de l'Association des médecins urgentistes hospitaliers de France, AMUHF.*

### **Didier Cremniter : L'urgence est celle de l'ouverture de l'inconscient**

*A priori*, les psychanalystes ont besoin de prendre leur temps. Il n'est ni dans leur penchant, ni dans leur culture, de bousculer un ordre établi. Pourtant, c'est contre cette durée figée de la séance analytique éditée en standard que Lacan a introduit une rupture provoquant un véritable séisme dans le monde analytique d'alors, qui le conduira à fonder sa propre école.

Le temps de la séance, mesurée par son terme, ne serait plus immuable, mais réglé sur une autre logique que celle de nos horloges. Son fameux écrit sur « Le temps logique... »<sup>1</sup> en rend compte. Cette adaptation du temps jusqu'à la délivrance par la parole répond à la logique du temps pour comprendre.

Bien plus tard, dans son dernier enseignement, l'urgence devient une référence à laquelle il fait appel. Dans ce qui précède le début d'une psychanalyse, il y a un lien, un rapport avec l'urgence, avec l'émergence de ce qui fait trou. C'est ce vide qui répond, comme le formulera Jacques-Alain Miller, à l'insertion d'un traumatisme.

Ainsi l'urgence trouvait pour Lacan sa plus indiscutable représentation dans notre modernité en la propulsant dans cette dernière phase de son enseignement comme version thérapeutique de la hâte. Il s'agit de traiter la hâte dans notre monde qui se détourne des idéaux et se trouve bien plus exposé à l'événement imprévu qui impose l'appel en urgence.

Les psychiatres présents sur le terrain de la Grande guerre, pour beaucoup animés par l'enthousiasme de la découverte freudienne, ont pris très au sérieux cette question du temps. Ils ont compris qu'il fallait accueillir et écouter les soldats traumatisés sans attendre, tout en respectant l'univers à proximité duquel se fondait leur réalité à eux, le borborygme des tranchées.

On sait combien, depuis lors, le prix qu'accorde le commandement militaire à cette psychiatrie de l'avant.

Cette efficacité reconnue, vous l'avez, D<sup>r</sup> Xavier Emmanuelli<sup>2</sup>, à votre façon éprouvée. Ce que l'on dénomme en France la « médecine de catastrophe », vous en êtes l'un des principaux artisans. Et c'est en cela que très tôt, à une époque où le Samu était encore à peine admis comme dispositif indiscutable dans le monde de la médecine, vous avez pris la mesure du drame du traumatisme psychique.

En réponse, bien longtemps avant que votre vœu ne devienne réalité, vous en avez conçu l'essence même dans un dispositif nouveau. Celui-ci est désormais inscrit dans notre Code de la santé publique. Depuis le décret du 7 janvier 2013, il a pour nom : l'urgence médico-psychologique.

---

<sup>1</sup>. Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Paris, 1966, p. 197-213.

<sup>2</sup>. Dr Xavier Emmanuelli est médecin, fondateur en 1993 du Samu social de la ville de Paris. Du 18 mai 1995 au 2 juin 1997, il est Secrétaire d'État auprès du Premier ministre, chargé de l'Action humanitaire d'urgence. Il crée le Samu social international en 1998. Depuis le 29 août 1997, il est président du Haut Comité pour le logement des personnes défavorisées.

## Je veux dire la vie

*Christine Angot converse avec Christiane Alberti, Marie-Hélène Brousse et Jacques-Alain Miller*

*Marie-Hélène Brousse* — Vous écrivez, c'est un fait. Qu'écrivez-vous ? Des histoires, des contes, autre chose ? J'aimerais vous proposer un terme que j'ai prélevé dans une conversation que nous avons eue au Lutetia : « événement » ?

*Christine Angot* — Ça passe très souvent par un événement parce que, de toute façon, il n'y a que des événements à se mettre sous la dent. Un événement dont on croit qu'il veut dire une certaine chose, je raconte qu'en fait, il ne veut pas du tout dire cela. J'essaie surtout de montrer les gens dans les événements. J'essaie de faire comprendre que ce que l'on écoute ne sont ni des phrases, ni des histoires, ni des paroles, mais des gens. J'essaie qu'il y en ait dans mes livres.

*M.-H. B.* — Est-ce que vous diriez que votre écriture, ce qui sort de vous comme texte écrit est influencé par le cinéma ?

*C. A.* — Non.

*M.-H. B.* — En lisant *Une semaine de vacances*<sup>1</sup>, je voyais au détail près le décor de ce qui était en train de se dérouler.

*C. A.* — Oui, mais alors, dans ce cas, le cinéma dans la tête... quand on n'arrive pas à penser. Dans *Une semaine de vacances*, c'est la situation de cette jeune fille en train de se faire supprimer. Comment voulez-vous penser quand on est en train de vous supprimer ? Vous ne dites pas : « On est en train de me supprimer », mais vous ne faites pas rien. Vous regardez et vous voyez des choses. C'est peut-être une forme de cinéma parce que la caméra est quelque part.

*M.-H. B.* — Dans le texte que vous venez de nous lire, « Saisir le surgissement de l'écriture », vous ne le faites qu'en mentionnant le papier qui enveloppe la tablette de chocolat. On aurait un scénario à écrire, ce sont des didascalies très précises : *elle cherche un papier, elle n'en trouve pas. Elle s'aperçoit qu'au dos de la tablette de chocolat, il y a une petite place, elle prend le papier.* Nous appelons cela des « divins détails », sur lesquels Jacques-Alain Miller a fait un cours formidable. Je me disais que l'événement est ce qui donne cette place si importante au détail.

*C. A.* — Oui, mais normalement, si vous êtes vraiment là, si vous êtes vivant, si vous êtes dans ce qui vous arrive, si vous vous apercevez de ce qui vous arrive, vous n'avez pas besoin de beaucoup réfléchir pour faire le scénario. En revanche, il ne suffit pas de filmer ou d'écrire ce qui s'est passé, parce qu'il ne faut pas se tromper sur cela. Il faut bien voir ce qui s'est passé. Le travail est là.

*Christiane Alberti* — Votre souci est de dire l'événement au plus juste. Comme s'il s'agissait d'écarter les faits pour dire l'événement.

---

<sup>1</sup>. Angot C., *Une semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

*C. A.* — Pour le dire au plus juste, et surtout l'incarner. Un récit de faits ne me raconte rien. J'ai un mal fou à le retenir ou à le comprendre. S'il est incarné, c'est-à-dire si j'arrive à le brancher sur une intériorité, alors il m'intéresse. Vous avez un événement si l'intériorité et l'extériorité ne sont pas séparées. Si vous êtes uniquement dans l'intériorité, vous n'aurez pas d'événement et si vous êtes uniquement dans l'extériorité, vous allez forcément mentir sur quelque chose, puisque vous n'avez pas le réceptacle, qui est intérieur.

**Ethnies**  
**ou**  
**Soigner une névrose de guerre en Amérique**

Une conversation entre *Arnaud Desplechin* et *Gérard Wajcman*  
à propos du film *Jimmy P.*

*Gérard Wajcman* — Je suis d'autant plus heureux de recevoir Arnaud Desplechin qu'il a immédiatement accepté notre invitation. Je pourrais également le remercier d'avoir veillé à faire un film qui collait parfaitement avec le thème de nos Journées sur le traumatisme. J'y reconnais là un trait d'amitié... Nous allons échanger autour de *Jimmy P.*, un film avec Benicio Del Toro et Mathieu Amalric, sélectionné cette année au festival de Cannes et qui est sorti sur les écrans en septembre dernier, avec un grand succès<sup>1</sup>. Ce film est tiré d'un livre publié en 1951 par Georges Devereux, fondateur de l'ethnopsychanalyse, rapportant le traitement d'un Indien américain parti se battre en Europe durant la Seconde guerre mondiale, et revenu souffrant de ce que l'on a diagnostiqué comme étant un traumatisme de guerre. Tu dis d'emblée que c'est le titre du livre de Devereux – *Psychothérapie d'un Indien des plaines*<sup>2</sup> – qui t'a d'abord arrêté ; tu l'as d'ailleurs repris comme sous-titre du film. Je dois dire que ce titre, qui est d'une parfaite exactitude, me donne moi aussi à rêver. Voyant ce titre, tu as dit, je te cite : « Quand je suis entré dans une librairie et que j'ai vu juste le titre, je me suis dit : c'est fait pour moi. » Pourquoi ?

*Arnaud Desplechin* — C'était la conjonction de ces deux mots : psychothérapie et indien. Je suis plutôt un lecteur non savant de livres de psychanalyse. Je vais faire un détour, c'est un peu un détour biographique, donc un peu ennuyeux, mais je me lance. Je me souviens qu'à l'âge de dix-huit ans j'avais lu dans *Le Nouvel Observateur* que Jacques Lacan était l'homme le plus intelligent de France, alors je m'étais acheté un livre en me disant : « Ça compensera les études que je n'ai pas faites. » Je me suis acheté le Séminaire XI<sup>3</sup>, celui avec les Ambassadeurs en couverture et qui traite du regard. J'ai mis plus de deux ans et demi à essayer de le déchiffrer un peu et à m'en servir, et je suis donc devenu un lecteur habitué à lire ça. D'autre part, le premier livre que je me suis acheté avec mon argent – c'est un souvenir fort d'avoir économisé cet argent pour l'acheter –, c'était *Enterre mon cœur à Wounded Knee*<sup>4</sup>. Je devais avoir sept ou huit ans et on entendait un écho en France de ce mouvement de retour aux origines de natifs américains. On en trouvait la trace dans la culture populaire avec les westerns des années soixante-dix, l'engagement de Marlon Brando, l'occupation d'Alcatraz, la publication de livres. Donc les Indiens, pour moi, c'était le territoire de l'enfance et ma passion pour le cinéma, et la psychothérapie, c'était ces études que je n'avais jamais faites et que je poursuis en autodidacte acharné. Voilà la conjonction des deux. Je me disais : « C'est pour moi, c'est ce que je saurais habiter. » Il y a peut-être un troisième trait qui m'a frappé : je soupèse le livre, un fort livre qui était dans la librairie et je l'ouvre. Tout le début du livre est un appareillage théorique sur l'ethnopsychiatrie, mais, au centre, il y a simplement des dialogues analyste-patient – toi, tu disais anthropologue-patient. C'est un

---

<sup>1</sup>. *Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des plaines)*, un film de Arnaud Desplechin, réalisé en 2013, avec Benicio Del Toro et Mathieu Amalric.

<sup>2</sup>. Devereux G., *Psychothérapie d'un Indien des plaines*, Paris, Fayard, 2013.

<sup>3</sup>. Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

<sup>4</sup>. Brown D., *Enterre mon cœur à Wounded Knee – Une histoire américaine (1860-1890)*, Paris, Albin Michel, 2009.

dialogue de théâtre, comme le dit Madeleine dans le film quand elle tombe sur le verbatim des séances : « *It looks like a play.* » Ça ressemble à une pièce de théâtre. Il y avait la psychothérapie, les Indiens, ma passion du western et puis le théâtre, l'utilisation du langage dans le cinéma.